

Tricentenaire de Québec

Denis Racine

Number 118, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72109ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Racine, D. (2014). Tricentenaire de Québec. *Cap-aux-Diamants*, (118), 34–35.

TRICENTENAIRE DE QUÉBEC

Tous se souviennent des fêtes de 2008 qui ont marqué les 400 ans de la fondation de Québec. Nos aïeux, quant à eux, avaient souligné avec éclat, en 1908, le tricentenaire de la ville.

Mais, à cette époque, les choses n'ont pas été simples. En 1909, de nombreux politiciens fédéraux, le premier ministre Wilfrid Laurier en tête, souhaitaient célébrer le 250^e anniversaire de la bataille des plaines d'Abraham à cause de sa signification dans l'histoire canadienne et aussi pour faire coïncider le tout avec l'inauguration du pont de Québec, prévue en 1909. Comme ce fut le cas en 2009, l'issue de cette bataille rappelait aux francophones leur asservissement à la couronne britannique et une longue suite de mesures destinées à les faire disparaître comme entité de l'Amérique du Nord. On comprend donc la résistance opposée par le gouvernement du Québec au projet de Laurier. Par ailleurs, la chute de la travée sud du pont, en 1907, met fin aux espoirs de l'ouvrir à la circulation ferroviaire en 1909.

Après plusieurs tractations, on convient de célébrer le tricentenaire de Québec en 1908. Mais le gouverneur général, Albert Henry George, 4^e comte Grey, insiste pour en faire une fête impériale digne de la couronne britannique. C'est ainsi qu'on invite le roi Édouard VII à venir visiter ses sujets canadiens, de même que les représentants des principales colonies de l'empire britannique. Le roi, étant déjà venu en 1860, notamment pour l'ouverture du pont Victoria, à Montréal, délègue son fils aîné, le prince de Galles, futur George V. Pour ne pas être en reste, le président Theodore Roosevelt, des États-Unis, envoie son vice-président, Charles Warren Fairbanks, tandis que la France est représentée par l'amiral Jauréguiberry, accompagné du comte de Montcalm et

des marquis de Lévis et de Lévis-Mirepoix. On choisit aussi d'écartier les nationalistes de l'organisation des fêtes. Ainsi, le 9 septembre 1907, le numéro deux du gouvernement québécois, Adélar Turgeon, ministre des Terres et Forêts, est élu président général de la Société Saint-Jean-Baptiste. Le 13 janvier suivant, le maire de Québec, Jean-George Garneau, est nommé président du comité organisateur des fêtes. Turgeon en est le vice-président tandis que le greffier de la Ville de Québec, Honoré-Julien-Jean-Baptiste Chouinard, à titre de secrétaire, en sera la cheville ouvrière.

Lord Grey a insisté pour que le terrain sur lequel s'est déroulé la bataille de 1759 devienne un parc national canadien. Le gouvernement fédéral adopte donc, le 19 mars 1908, une loi créant le parc et l'organisme chargé de sa gestion, la Commission des champs de bataille nationaux. La fête commence entre Québécois lorsque le 21 juin, on procède à l'inauguration du monument de M^{gr} François de Laval, dans la côte de la Montagne.

Le début officiel des fêtes est prévu pour le 20 juillet. La veille, des hérauts d'armes lisent les proclamations tandis que débute, au Château Frontenac, le Congrès des médecins de langue française d'Amérique du Nord. Le 21, on accueille le prince de Galles. Le surlendemain, le prince, qui était venu visiter la ville en 1901, attribue des honneurs royaux à quatorze personnes. Le premier ministre du Québec, Lomer Gouin, et le maire de Québec, Jean-George Garneau, sont faits chevaliers (*knight bachelor*), ce qui leur permet de porter le



Avers de la médaille du tricentenaire de Québec, œuvre d'Eugène-Étienne Taché et Henri Dubois. (Coll. de l'auteur).

titre de *sir*. Turgeon, déçu de ne pas être « sîré », est fait commandeur de l'ordre royal de Victoria tandis que Chouinard est nommé compagnon de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges. Par la suite, les dignitaires se transportent au monument Champlain où se déroulent les cérémonies protocolaires qui se terminent par un immense feu d'artifice. Turgeon y va d'un long et magnifique discours. Puis, dans les jours suivants, huit spectacles à caractère historique (*pageants*) ont lieu sur les plaines d'Abraham. Le prince repart le 28 juillet et les festivités se terminent le 31. Le 23 septembre suivant, la fête des anciennes familles a lieu à l'Université Laval. Pour l'occasion, une médaille particulière est remise aux représentants des familles qui occupent leurs terres depuis plus de 200 ans. La médaille, décrite dans le livre *Les Fêtes du troisième centenaire de Québec*

1608-1908, a la forme d'une croix en argent, « aux bras de laquelle s'enlace une large couronne d'or de feuilles d'érable. Au centre de la croix, un écusson émaillé, de couleur verte, porte la devise du laboureur patriote et chrétien : *ense, cruce, aratro* (par l'épée, par la croix, par la charrue. Au revers, on lit : troisième centenaire de Québec, le nom du chef de famille décoré, et le millésime 1908 ».

Pour marquer ce tricentenaire, on fait fabriquer une médaille commémorative. Eugène-Étienne Taché, sous-ministre des Terres et Forêts, en définit le sujet. Le comité d'organisation requiert les services du sculpteur et médailliste français Henri Dubois (1859-1943) pour la graver. Dubois est alors un artiste connu. Fils du sculpteur Alphonse Dubois, il a réalisé les monuments d'Hardouin-Mansart aux Invalides, à Paris, et de Fromentin et Guitton à La Rochelle. Son magnifique buste de la République orne de nombreuses médailles françaises. Raymond Boily, dans son ouvrage *Monnaies, médailles et jetons au Canada (1980)*, porte un jugement sévère sur la médaille. Il y indique que Dubois « encombre souvent ses pièces d'accessoires superflues au goût de l'époque, son style est académique, froid et souvent sans vie ».

La médaille est frappée en cuivre, en argent et en or. Elle est d'un diamètre exceptionnel (75 mm). Taché nous a laissé une description technique de la pièce : « La face de la médaille représente Champlain debout, chapeau bas, la croix de son épée vers le ciel, débarquant de son navire et mettant le pied sur le roc de Québec. Ce roc est marqué par une (*sic*) cartouche portant le nom de Stadaconé, flanquée de deux petites poteries, seuls indices du site de cette ancienne bourgade. Cette figure est accompagnée, à dextre, du chiffre d'Henri IV timbré de la couronne royale de France, à senestre, du chiffre d'Édouard VII, surmonté de la couronne d'Angleterre. Au bas, sur de petites banderoles, sont gravés les millésimes 1608 et 1908. Sur les eaux, deux dauphins du Saint-Laurent se jouent dans les ondes du grand fleuve. Autour de cette face, l'exergue se lit comme suit : "Mé-

daille commémorative du III^e centenaire de la fondation de Québec". Sur le revers figurent deux femmes assises au pied d'un arbre de haute futaie. L'une, à droite, symbolisant la Nouvelle-France, est adossée à un piédestal orné de trois fleurs de lis; et l'autre, à gauche, personnifiant le Canada, appuyée sur l'écu royal de la Grande-Bretagne, lève la main vers le sommet verdoyant de l'arbre, tandis que la France, la tête penchée, regarde, indiquant du doigt les racines profondes et robustes de l'arbre qu'elle a planté. À travers le feuillage, un large cartouche renaissance se déroule sur lequel est inscrite la devise : "Dieu aidant, l'œuvre de Champlain née sous les lis a grandi sous les roses". »

Boily reproche à Taché son inexpérience dans l'art de la médaille alors qu'il a confondu héraldique, histoire et botanique. Il poursuit :

« D'abord le sujet manque d'unité et de mesure. Il n'était guère possible d'inscrire dans le champ du petit monument métallique deux thèmes aussi divers et aussi vastes que le Régime français et le Régime anglais, alors qu'il s'agissait tout simplement de commémorer la fondation de Québec par Champlain.

L'ampleur du sujet a conduit Taché aux plus sots rapprochements.

Le revers offre "un arbre de haute futaie" selon l'expression même de Taché. Il est bien difficile de savoir de quelle espèce il s'agit même si les branches sont enveloppées de feuilles d'érable. Un arbre chimérique devant lequel "se déroule un large cartouche" qui porte la devise inscrite "Dieu aidant, l'œuvre de Champlain, née sous les lis a grandi sous les roses". C'est un mauvais jeu de mots. Outre le rapprochement inattendu d'un érable de haute futaie, des lis et des roses, Taché commet une bourde en confondant lis et fleur de lis : la fleur de lis n'a rien à voir avec la botanique ni avec les lis : c'est un



Revers de la médaille du tricentenaire de Québec, œuvre d'Eugène-Étienne Taché et Henri Dubois. (Coll. de l'auteur).

meuble héraldique. Quant à la rose, elle est absente des armoiries de la maison régnante en Angleterre. Enfin, on voit mal comment l'érable hybride a pu grandir sous les roses. Comme jeu de mots de mauvais goût, c'est réussi!

Mais les plus graves reproches s'adressent à Dubois.

À l'avant, le graveur nous présente Champlain comme un pantin tout en articulations, debout, piétinant un caillou qui évoque, paraît-il, l'imposant cap Diamant! C'est grotesque.

Le revers est traité d'une façon purement académique avec ses deux personnages allégoriques, mornes et presque funèbres. Rien ne parle à l'imagination, Dubois a manqué totalement de sensibilité, il s'est contenté d'exécuter la commande de Taché. Champlain méritait davantage!

Malgré des critiques acerbes, cette médaille est importante dans notre histoire, car elle souligne à la fois un événement exceptionnel et la ferveur de nos ancêtres à le commémorer. L'enthousiasme que nous avons connu en 2008 est le reflet de celui de 1908. ■

DENIS RACINE, AIG